

LA PETITE NIECE DU PERE GRIPPESOUS

par FRANCO (Mademoiselle Françoise Morin)

3ème prix du concours de littérature enfantine, organisé par la Section
Française de l'Association des Auteurs Canadiens.

C'était en l'année 19..., près d'un coquet village des Laurentides. Là vivait un vieil avaré surnommé "Grippesous". Vingt ans auparavant, Josaphat Dionne — c'était son véritable nom — habitait Montréal avec sa femme Aglaée Latour, et y exploitait un commerce florissant. Le Ciel ne leur avait pas donné d'enfants, mais il leur avait permis, en revanche, d'amasser une honnête fortune. Les pauvres en savaient quelque chose, car tous deux étaient fort charitables. Ce bonheur de faire des heureux et de vivre heureux cessa subitement à la mort de la charitable femme. Le cœur meurtri, Josaphat Dionne ne put surmonter cette épreuve. Il devint sombre, peu parler et enclin à détester tout le monde. Il en vint même à accuser son prochain et à le tenir responsable de son malheur. C'est alors que, pris de découragement, il se décida à s'éloigner des grands centres et à vivre en ermite dans les Laurentides. Là, il éleva de ses mains une hutte ou plutôt une étable, qui ne se composait que de deux pièces : l'une, pour lui-même et son chien et l'autre, assez grande pour y loger deux bœufs et une vache. Une large échancrure en forme de fenêtre, dans la cloison de séparation, laissait circuler librement la chaleur ou le froid dans ces deux pièces.

Dès ce moment, Josaphat Dionne, devenu avaré, reçut des habitants de l'endroit les surnoms de "Grippesous" ou encore de "L'Ermite". Il ne se nourrissait que de lait et de pain qu'il boulangeait lui-même, et des produits de son jardin potager. Son unique préoccupation était de conserver son or, qu'il avait retiré des banques, de le compter sans cesse et de le cacher dans un trou que dissimulait une roche mousseuse. Pendant la saison d'été, son travail quotidien consistait à transporter les bagages des voyageurs. Matin et soir, à l'arrivée du Canadien National, l'on pouvait voir l'unique cocher du village avec ses deux bœufs paisibles attelés à une longue et rustique charette. Pour les citadins qui passaient l'été à cet endroit et surtout pour les enfants, la vue de cet attelage primitif devenait, une véritable récréation. De là naquit la popularité de "L'Ermite", parmi les garçonnets et les fillettes qu'il promenait volontiers.

Il menait ainsi, depuis environ vingt ans cette vie de solitaire, quand il reçut d'un notaire de Montréal une lettre lui annonçant la mort de sa sœur, qui laissait une petite fille déjà orpheline de père. La pauvre mère, en mourant, recommandait sa Jeanneton aux soins de son frère Josaphat. C'était donc chez le père "Grippesous" que Jeanneton allait passer sa jeunesse. Malgré sa grande infortune, la petite se consolait un peu à la pensée de vivre chez son oncle qu'elle savait fort riche. Elle habiterait un château... Mille projets roulaient dans sa petite tête. Outre le voyage en chars à vapeur, qu'elle ferait pour la première fois de sa vie, elle ressentait silencieusement une grande joie à la pensée d'être reçue, au quai de la gare, par un bon vieillard qui l'embrasserait tendrement ; elle voyait un cocher en livrée lui indiquer respectueusement la portière du carrosse... enfin, elle vivrait dans un château toujours animé par le va-et-vient de nombreux domestiques. Ces riantes pensées adoucissaient un peu le violent chagrin qu'elle éprouvait d'avoir perdu sa mère chérie. De son côté, le père Grippesous n'envisageait pas la situation d'une façon aussi gaie : il lui faudrait nourrir et habiller la petite orpheline...

Au jour indiqué dans la lettre du notaire, Jeanneton, tout émerveillée du trajet qu'elle venait de faire le long des montagnes et des lacs des Laurentides, descendait sur le quai de la petite gare de M... D'un coup d'œil rapide, elle chercha le protecteur désiré. Seul, un vieillard à la mine farouche, le chapeau ramené sur les yeux, la tête rentrée entre les deux épaules, le dos arrondi comme sous un fardeau, se présentait à sa vue. Curieuse et muette, Jeanneton, les mains crispées à son sac de voyage, attendit. Il lui semblait qu'un étai lui serrait la gorge.

— "Est-ce toi, Jeanneton, cria le vieillard, sur un ton dur ?"

Cette voix rude la ramena à la réalité. Pauvre petite ! L'effroi parut sur sa mince figure, devenue subitement toute pâle. Étouffant un cri de surprise, elle répondit : — "Oui mon oncle, me voici."

Jeanneton tremblait de tous ses membres ; ses petits doigts ne purent retenir le sac de voyage, qui tomba à ses pieds.

— "Monte, mais monte donc !" ajouta Grippesous, en lui indiquant la misérable charette.

Tous les beaux rêves de l'orpheline s'écroulaient. Cependant, aucune larme ne roula sur ses joues ; elle eut la force de les retenir, mais avec combien de peine ! La rusticité de l'attelage, l'allure lente et comme mécanique des bœufs roux la distrayant un peu, elle reprit courage. La maison au moins serait confortable, pensait-elle... Après une bonne demi-heure de voiture dans des chemins rocheux, l'attelage s'arrêta devant une cabane, à quelques pas de la route. Rompant le silence, Grippesous dit :

— "Descends, ma petite, nous voici rendus ; ne pleure pas, tu seras heureuse avec ton oncle. Allons ! tu dois avoir faim. Viens manger avant de te coucher."

Il lui présenta un bol de lait et du pain qu'elle mangea avec appétit. Après quoi, épuisée par le long trajet qu'elle venait de parcourir, Jeanneton s'endormit sur un banc de bois recouvert d'un matelas usé.

Il faisait grand jour quand l'enfant se réveilla. En ouvrant les yeux, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir la tête d'une vache dans l'ouverture de la cloison : c'était Noiraude, que Grippesous venait de faire entrer pour la traire. Ses naseaux humides touchaient presque la tête de la fillette. Celle-ci, effrayée par cette apparition inattendue, sauta hors du lit et s'habilla promptement. L'Ermite ne put retenir un franc éclat de rire, à la vue de cette petite scène.

— "Bonjour Jeanneton."

— "Bonjour, mon oncle", répondit une voix argentine.

Les rayons du soleil qui entraient à flots dans la pauvre cabane mirent un peu de gaieté au cœur de Jeanneton. Sa demeure lui parut moins triste. Elle récita pieusement la prière si souvent dite avec sa mère. Grippesous, lui-même, était de meilleure humeur ; il commençait à aimer sa nièce : la fillette, en effet, était une charmante petite personne, jolie, gracieuse. De belles boucles blondes encadraient sa minuscule figure éclairée par des yeux bleus pleins de douceur ; elle attirait la sympathie.

— "Il va falloir, dit-il, que tu travailles pour gagner ta nourriture et tes habits. Je me propose de te faire garder les oies de M. Gratton, notre voisin."

L'enfant inclina la tête en signe de consentement.

"Viens !" ajouta Grippesous, en s'engageant dans un sentier qui conduisait chez le voisin, propriétaire d'une grosse ferme.

Cette promenade matinale dans la forêt était toute nouvelle pour Jeanneton. Elle trotta derrière son oncle, envoyant les boucles folles de ses cheveux d'un geste mutin, s'arrêtait ici, courait là, cueillait une pâquerette, voltigeait comme un jeune papillon essayant ses ailes dans un champ de fleurs. Elle était ravie sans savoir pourquoi, respirait avec délices l'air pur et la bonne odeur des champs. Les aboiements des deux chiens du voisin la firent sortir de cet enchantement. Jeanneton saisit la main de son oncle. — "J'ai peur, dit-elle !"

— "Ne crains rien, petite ; prends cette croûte de pain et donne-la leur, tu vas t'en faire de bons amis tout de suite."

Après avoir ramassé le pain, les chiens, adoucis, suivaient joyeusement Jeanneton et lui faisaient mille démonstrations d'amitié.

Apercevant M. Gratton de loin, Grippesous dit à Jeanneton : — "Voici notre voisin. "Bonjour, M. Gratton" dit Grippesous, en portant la main à son chapeau de paille.

— "Bonjour, père Dionne, répondit M. Gratton. Ça va toujours bien ?... Mais d'où vient cette petite ?"

— "C'est ma nièce, et je viens vous demander pour elle un emploi sur votre ferme."

— "C'est bien difficile, dit le père Gratton en se rebroutant tranquillement la barbe du menton, toutes les places sont prises. Dans le temps des foins, vous le savez vous-même, tout le monde cherche du travail... Mais attendez donc un peu. ! Ah ! j'y pense : j'aurai une place de libre, car ma gardeuse d'oies veut me quitter la semaine prochaine." Puis, regardant Jeanneton : — "Cela te plaît-il, mon enfant ?" — "Oui, monsieur." — "Prends bien garde de me perdre des oies ! Tu les garderas avec Pataud et César", dit-il, en indiquant du doigt les deux chiens dont elle s'était fait de bons amis un instant auparavant. — "Ne craignes rien, M. Gratton, Jeanneton sera vigilante, dit Grippesous." — "Alors c'est entendu, conclut le père Gratton : sois ici lundi matin. En plus de ta nourriture, je te donnerai dix sous par jour. Est-ce que cela vous va, père Dionne ?"

Grippesous se déclarant plus que satisfait, ils se séparèrent : l'avare n'aurait plus qu'à habiller la petite, sans se soucier de sa nourriture. Il reprenait avec Jeanneton le chemin de sa cabane, quand il s'entendit appeler : "Eh ! père Dionne. ! Père Dionne ! Venez par ici !" C'était la voix d'un de ses voisins, M. Châteauvert ; il était accompagné de l'une de ses fillettes, Marie-Reine, appelée plus fréquemment "Reine". Il avait sa résidence à Québec et passait les étés dans ce joli coin des Laurentides, au "Petit Castel", sa propriété.

— "Bonjour, père Dionne, dit M. Châteauvert, en s'approchant. — "Bonjour, monsieur l'avocat. — "Cette charmante enfant est en promenade chez vous ? — "Pardon ! elle n'est pas en promenade ;